

L' « ORDO COMMENDATIONIS ANIMAE »

En nous proposant, après le Rituel de l'Extrême-Onction et la bénédiction *in articulo mortis*, un *Ordo commendationis animae*, l'Église d'Occident attire notre attention sur le fait que la communauté chrétienne et son chef, le curé, ne sont pas quittes de toutes leurs obligations envers le fidèle qui va mourir, après que celui-ci, oint de l'huile des malades et réconcilié avec son Dieu, a reçu en présence de tous ses frères le viatique du corps du Seigneur.

Une théologie sacramentaire faussée par l'étroitesse de ses perspectives, réduite dans l'enseignement primaire des séminaires à quelques slogans, a pu nous conduire parfois à n'attacher d'importance qu'à la validité des rites et aux exigences imprescriptibles de la *necessitas medii*. C'est un fait que bien des fidèles se plaignent qu'on ne revoie plus le prêtre au chevet du chrétien quand il lui a, comme on dit, « donné tous les sacrements ». Une telle attitude est absolument contraire aux lois de l'Église. Le droit canonique actuel, article 468, § 2, met sur le même plan le soin que le pasteur doit apporter à offrir aux malades proches de la mort le réconfort des sacrements et celui qu'il doit apporter à la *commendatio animae* :

Sedula cura et effusa caritate debet parochus aegrotos in sua parocia, maxime vero mortis proximos, adiuvare, eos sollicite sacramentis reficiendo eorumque animas Deo commendando.

Cette prescription, qui se trouve également marquée au Rituel romain, titre V, chapitre v, n° 1¹, et au Pontifical², est en fait très ancienne³.

1. « Ingravescente morbo, Parochus infirmum frequentius visitabit et ad salutem diligenter juvare non desinet, monebitque instante periculo se confestim vocari ut in tempore praesto sit morienti, sumptoque sanctissimo viatico et sacra unctione adhibita, si periculum immineat, statim commendationis animae officium praestabit... »

2. *Ordo ad synodum* : « Ordinem baptizandi et ad succurrendum infirmis, reconciliationis et commendationis animae, et in agendis exequiis defunctorum, juxta modum canonicum observet. »

3. Des capitulaires et des règlements, au IX^e siècle, font déjà au

Mais *commendatio animae*, qu'est-ce à dire? On trouve actuellement sous ce nom, dans le Rituel, un ensemble composite de prières d'origine très diverse, dont le dessein général ne se laisse pas pénétrer à la première lecture.

1. Litanie des saints abrégée.
2. *Proficiscere anima christiana.*
3. *Deus misericors, Deus clemens.*
4. *Commendo te omnipotenti.*
5. *Suscipe, Domine.*
6. *Commendamus tibi.*
7. *Delicta juventutis.*
8. *Clementissima Virgo.*
9. *Ad te confugio, sancte Joseph.*
10. Évangile de saint Jean, xvii, 1-26 (prière après la Cène), et 18-19 (Passion).
11. *Deus, qui pro redemptione mundi.*
12. Psaumes cxvii et cxviii.
13. *Tres piaae et utiles morientibus orationes.*

A ces formules indiquées comme devant se dire dans le temps que dure l'agonie, nous joindrons, pour être complet, les prières qui suivent le dernier soupir :

14. *Subvenite Sancti Dei*, avec l'oraison *Tibi, Domine commendamus.*

Ces quatorze pièces représentent presque toutes les époques de la piété chrétienne. La plus récente, l'invocation à saint Joseph (n° 9), date de 1922. La prière à la Vierge, *Clementissima Virgo* (8), se trouve pour la première fois dans l'édition du Rituel de 1913. La fin du Moyen-Age avait ajouté : l'oraison *Deus misericors, Deus clemens* (3) qui se lit à vrai dire déjà dans certains sacramentaires du VIII^e siècle, mais qui était réservée pour la Pénitence; la prière *Commendo te omnipotenti*, extraite d'une lettre de saint Pierre Damien (4); l'invocation *Deus qui pro redemptione mundi*, qui passait pour être de saint Augustin (11); enfin les *Tres piaae et utiles morientibus orationes* (13)⁴.

A ces exceptions près, le Pontifical romain du XII^e siècle, héritant de la tradition du Pontifical romano-germanique

prêtre l'obligation de connaître et de conserver par écrit le texte de l'*Ordo commendationis* (L. GOUGAUD, *Étude sur les « Ordines commendationis animae »*, dans *Ephemerides liturgicae*, 49, 1935, p. 2).

4. Voir L. GOUGAUD, *op. cit.*, pp. 11-18.

(IX^e-X^e siècles), propose l'essentiel du Rituel d'aujourd'hui; mais avec deux particularités qui méritent d'être soigneusement remarquées. D'une part, il distingue deux séries de prières, correspondant à deux moments différents, la première série venant immédiatement après la communion en viatique et composée de la Passion du Seigneur, de psaumes et de litanies; la seconde, *cum visus fuerit infirmus laborare in agone sui exitus*, à laquelle est plus strictement réservée le nom de *commendatio animae*, et comportant :

- a) Le répons *Subvenite*, avec son oraison, *Tibi, Domine* (n^o 14).
- b) Deux oraisons réunies aujourd'hui dans la prière *Commendamus tibi* (n^o 6).
- c) Une oraison qui n'a pas été retenue dans l'usage moderne, *Diri vulneris novitate percussi*.
- d) *Suscipe, Domine* (n^o 5).
- e) Une partie de l'actuelle prière, *Delicta juventutis* (n^o 7), *Suscipiat te sanctus Michael...*
- f) *Proficiscere anima* (n^o 2) ⁵.

D'autre part, on aura relevé dans cette liste la place qu'occupe le *Subvenite* et son oraison : au lieu de se chanter comme aujourd'hui devant la dépouille d'un mort, ce répons inaugurerait la recommandation de l'âme, de sorte que « le moribond pouvait chanter lui-même son propre *Subvenite*⁶ ». D'autres exemples en sens inverse montreraient que la *commendatio animae* se situe tellement au point décisif de la mort du chrétien que certaines de ces formules peuvent être dites sans qu'on y change rien aussi bien avant qu'après le trépas⁷.

Nous pouvons ainsi mieux discerner une double préoccupation de l'Église dans le soin des mourants. La première, c'est de les entourer d'une atmosphère communautaire de prière, où dominant la lecture de la Passion du Sauveur, le chant des psaumes, l'invocation litanique des

5. Mss. Lyon 570. M. ANDRIEU, *Le Pontifical romain au Moyen-Age*, I, pp. 279-282. Mais les autres manuscrits principaux de ce Pontifical ne contiennent pas l'*Ordo commendationis animae*. Pour le Pontifical romano-germanique, voir MARTÈNE, *De Antiq. eccl. ritibus*, t. II, pp. 387-391.

6. L. GOUGAUD, *op. cit.*, p. 18.

7. Ainsi l'on gardait parfois, pour les dire après la mort, les prières *Proficiscere* et la litanie *Suscipe*.

saints. Bien que ce soit surtout à l'occasion de la mort des moines que nous apparaît toute la richesse spirituelle de cette prière⁸, elle n'est pas une consolation réservée aux moines : réduite parfois à la présence du prêtre qui la représente tout entière, la communauté ecclésiale assiste de la même façon le fidèle qui se meurt. La mort du chrétien devient ainsi une vraie célébration liturgique; s'il en est capable, il prend sa part active à la prière collective; on se rappelle avec édification que c'est à telle ou telle parole des psaumes que le serviteur de Dieu a rendu son âme, et que certains saints sont morts en chantant. L'ambiance est donc celle d'une fête, d'un office de louange. Il est vrai que cette note joyeuse s'estompera au cours du Moyen-Age pour faire place à l'idée de mort pénitentielle : on remettra au mourant un cilice⁹, on le couchera sur la cendre, les saints imagineront toutes sortes de démonstrations d'humilité pour l'heure de leur trépas.

Joyeuse ou austère, triomphante ou pénitente, la mort du chrétien doit être offerte au Seigneur en toute lucidité et conscience, et offerte par l'Église même. C'est le sens précis de la *commendatio animae*, et la seconde orientation des rites qui entourent le mourant. Le terme même de *commendatio animae* et son équivalent dans les diverses prières qui répondent à ce titre (*commendo te, ... commendamus tibi...*) nous ramènent au récit de la mort du Christ dans l'évangile de saint Luc. « Père, je remets mon esprit entre vos mains » : *In manus tuas commendo spiritum meum*¹⁰; cette parole du Seigneur est un verset du psaume xxx, cri de confiance en Dieu qui a délivré et délivrera celui qui est dans l'angoisse physique et morale; la description que faisait le psalmiste des épreuves qui l'assaillaient était plus vraie encore dans la bouche de Jésus; mais remettre son âme entre les mains du Père dépassait la portée d'un geste d'abandon : c'était de la part du Christ l'offrande sacerdotale de sa vie; nul ne pouvait la lui ôter, s'il ne la donnait lui-même¹¹. Le chrétien, identifié à son

8. Voir par exemple la mort de sainte Austreberte, Abbessse de Parvilly (L. GOUGAUD, *op. cit.*, p. 4); cf. la mort de saint Anschaire.

9. Pontifical du XII^e siècle. ANDRIEU, *op. cit.*, p. 267.

10. Luc, xxiii, 46.

11. Jean, x, 18.

Maître dans le baptême, meurt comme lui et offre le même sacrifice :

Jésus-Christ, dit Bossuet, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre et l'a offerte à son Père : il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne; il l'a fait en votre nom et en acquit de votre obligation. Il faut donc dire avec lui et avoir l'intention de le dire dans tous les sentiments dans lesquels il l'a dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* ¹².

Ce sacrifice personnel, rendu sacerdotal et rédempteur comme celui du Christ par le caractère baptismal qui fait de nous d'autres Christs, reçoit sa sanction officielle et publique par l'intervention de l'Église. Le fidèle offre sa vie, et l'Église offre la vie du fidèle; le chrétien remet son âme à Dieu, et l'Église remet à Dieu l'âme du chrétien. C'est le mystère même de l'Église que les gestes les plus fortement personnels soient simultanément étroitement communautaires.

De même que la conversion de Satan à Dieu a dû être sanctionnée par l'entrée dans l'Église et l'efficace intervention de la hiérarchie, de même le passage de l'Église de la terre à celle du ciel qui est un acquiescement volontaire à la mort doit être décidé par l'Église : *Proficiscere anima christiana...* Le moment de la mort apparaît comme un second baptême, riche de la même économie : d'autres traits d'ailleurs vont nous imposer le même rapprochement entre ces deux moments décisifs. Et pour mieux nous en rendre compte, après avoir indiqué les orientations d'ensemble des prières de la *commendatio animae*, entrons dans l'étude détaillée de ses diverses formules d'où se dégagera pour nous une méthode pastorale de la préparation à la mort et une pédagogie sacrée du mystère chrétien.

Nous joindrons dans le même inventaire la prière *Non intres* de la sépulture, si voisine de l'*Ordo commendationis*, et la messe votive *Pro bona morte*.

12. *Opuscule sur l'Agonie de Jésus-Christ*, éd. Lachat, 7, p. 600.

*
**I. *Un combat.*

Au catéchumène qui se présentait pour recevoir le baptême, la vie chrétienne était présentée comme une lutte, un combat du stade, nécessitant un entraînement viril. Tout le créé apparaissait alors à ses yeux comme le théâtre d'un duel entre Dieu et Satan; aucune neutralité possible : ce qui n'est pas à Dieu est au diable, aussi bien les âmes que les éléments matériels. Il faut choisir, renoncer à Satan, à ses ouvrages, à ses cortèges, et tandis que le catéchumène prononçait publiquement sa renonciation au démon, l'Église, d'autorité, exorcisait le catéchumène, commandant au Malin de se retirer. Ce combat commencé au baptême dure toute la vie, de même que les Hébreux, délivrés une fois de l'Égypte, ont dû batailler quarante ans contre leurs ennemis et contre eux-mêmes avant d'entrer dans la Terre promise : les ossements de beaucoup d'entre eux ont blanchi dans le désert, et tous ceux qui ont été initiés au baptême et à l'Eucharistie ne verront pas le ciel¹³. Le moment de la mort est, dans cette lutte, l'instant décisif; c'est le combat par excellence, l'*agonie*.

Notons à ce sujet l'évolution subie par les mots dans l'usage chrétien. Jamais le terme grec *ἀγωνία*, ni le terme latin *agonia* n'ont été utilisés au sens français du mot. Le mot grec signifiant primitivement la lutte dans les jeux, puis toute lutte, a reçu un sens dérivé moral, désignant l'angoisse, l'inquiétude, l'agitation de l'âme : c'est ainsi que saint Luc (xxii, 43) s'en sert pour désigner l'état d'âme de Jésus au Jardin des Oliviers. Le mot latin n'est que la transcription du grec, fabriqué en vue de traduire ce même texte de saint Luc et qui de l'Itala est passé à la Vulgate; on le retrouvera dans la traduction latine des œuvres de saint Irénée, toujours pour rendre l'*ἀγωνία* du grec, mais avec un sens tout différent; après quoi, le mot cesse d'être employé¹⁴. Le Pontifical du Moyen-Age, dans une formule que

13. I Cor., ix, 10.

14. *Thesaurus linguae latinae* des Académies allemandes, t. I, v^o *Agonia*.

nous avons déjà citée et qui est demeurée à la rubrique moderne, dit : *in agone sui exitus*; du coup, nous voilà ramenés encore aux combats du stade; *omnis qui in agone contendit* : la métaphore des compétitions publiques, utilisée par saint Paul pour exprimer le combat spirituel, s'applique plus particulièrement aux phases critiques et décisives de ce combat : la persécution, le martyre, finalement toute mort chrétienne¹⁵. L'expérience des saints corrobore d'ailleurs cette doctrine; le démon renouvelle ses assauts autour du mourant.

L'autorité que l'Église a reçue sur les démons a aidé le catéchumène dans le choix décisif du baptême; elle va aider le chrétien dans le moment décisif de la mort :

Cedat tibi teterrimus satanas cum satellitibus suis; in adventu tuo te comitantibus angelis contremiscat, atque aeternae noctis chaos immane diffugiat. Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus... Confundantur igitur et erubescant omnes tartareae legiones, et ministri satanae iter tuum impedire non audeant (n° 4).

C'est donc le parallèle exact des exorcismes du baptême. Pour comprendre toute la portée de ceux-ci comme de la *commendatio animae*, il faut avoir une vision chrétienne du monde, celle même que nous présente le Christ dans saint Jean. Il faut avoir déjà donné à notre peuple une idée exacte des mauvais anges et du Prince de ce monde. Les démons ne sont pas des apparitions fantastiques qui viennent troubler l'équilibre de notre raison; ils n'ont de pouvoir que sur celui qui se donne à eux librement. Le chrétien ne craint pas les démons s'il se confie humblement à son Dieu. Et pour le rassurer contre la peur, l'Église lui lit la prière même de Jésus au soir de la Cène : *Je te prie de les garder du Mauvais*¹⁶.

2. Une libération.

Si la mort est le dernier combat du chrétien dans l'arène, elle est aussi la suprême délivrance, l'heureuse libération.

15. *Ibid.*, v° Agon.

16. Postcommunion de la messe *Pro bona morte* : « *Ut in hora mortis nostrae non praevaleat contra nos adversarius.* »

Libera, Domine, animam servi tui... Cette litanie (n° 5) est une des parties les plus vénérables de l'*Ordo commendationis animae* : on la trouve déjà à peu près telle quelle dans le sacramentaire de Rheinau du VIII^e siècle¹⁷, mais certains de ses éléments sont attestés antérieurement¹⁸. Peu importe, d'ailleurs, que nous puissions ou non en suivre la tradition littéraire, car chacune de ces invocations ou presque nous reporte à la typologie même de la catéchèse, telle qu'elle apparaît constituée dès le III^e siècle, telle qu'elle se peint sur les murs des cimetières romains souterrains¹⁹, telle enfin qu'on la sculpte sur les sarcophages.

Nous assistons ainsi à un défilé raccourci de toute l'histoire, depuis Hénoch jusqu'aux martyrs chrétiens, cette histoire même dont, d'après saint Augustin, on devait montrer la suite au catéchumène pour le préparer au baptême²⁰. La mort du chrétien prend désormais place, dans une vue historique, comme le dernier acte d'une œuvre de délivrance, commencée aux jours du déluge, dont Noé a été sauvé, précisée avec Abraham qui a été délivré de Ur des Chaldéens, Isaac sauvé du couteau sacrificateur de son père, surtout avec Moïse et son peuple délivré des mains de Pharaon. Qu'est-ce donc que cette délivrance qui fait cheminer toute la caravane de l'Église ? C'est le joug de l'injustice qui est secoué, c'est la victoire de la justice sur l'oppression, de l'innocent sur le persécuteur, du faible sur le fort :

Sicut liberasti Isaac de hostia;
sicut liberasti tres pueros de camino ignis ardentis et de manu regis iniqui;
sicut liberasti Susannam de falso crimine;
sicut liberasti David de manu regis Saul et de manu Goliae;
sicut liberasti Petrum et Paulum de carceribus.

C'est en particulier la victoire sur l'idolâtrie; car toutes les persécutions sont provoquées par l'adoration de faux dieux, ceux de Ur de Chaldée, ceux de l'Égypte, ceux de Babylone, ceux de Rome ou ceux du XX^e siècle. La première

17. L. GOUGAUD, *op. cit.*, pp. 24-27.

18. Cf. l'oraison du Pseudo-Cyprien (IV^e siècle). HARTEL, III, pp. 144-151.

19. Cf. mon étude sur l'iconographie des catacombes, à paraître au prochain numéro de la *Rivista di Archeologia cristiana*.

20. Saint AUGUSTIN, *De Catechizandis rudibus*.

victoire du chrétien sur les faux dieux, ce fut son baptême; sa victoire décisive, c'est sa mort : désormais les faux dieux ne pourront plus rien contre lui.

En même temps, c'est la libération de la commune mort, et de toute souffrance. Depuis que le Christ est venu, la mort est vaincue, *où est son empire?* La preuve en est, par la façon dont meurt le chrétien. La souffrance n'aura plus d'emprise, et déjà elle n'a plus d'emprise : de châtement qu'elle était, elle devient rédemption. Il n'y a plus qu'à chanter le psaume *In exitu* : on le fait, au temps pascal, après l'épître de la messe *Pro bona morte*; on le faisait au Moyen-Age, dans certaines églises, au chevet des mourants. L'Église romaine préfère cependant un autre des poèmes de la Pâque chrétienne, le psaume cxvii. Car la mort du chrétien est vraiment sa Pâque.

3. Une Pâque.

Au moment de l'Extrême-Onction et de la maladie, on proposait au chrétien des psaumes propres au temps de la tribulation. A l'ultime instant de sa vie, il entend l'Église changer sa tristesse en joie, cesser d'implorer pour s'abandonner au triomphe. Le psaume cxvii, choisi pour cela, est celui qui fut composé sans doute à l'occasion de la grande fête des Tabernacles, célébrée par Néhémie et Esdras après la restauration de Jérusalem. Il y a eu l'exil, et, même après le retour à la sainte cité, que de détresses et de luttes! Maintenant, Israël se réjouit et triomphe, sous les tentes de feuillage; libre et victorieux, le peuple apporte à Dieu dans son temple rebâti le tribut de reconnaissance : ce jour est celui que le Seigneur a fait. Mais tout cela est arrivé en figures. Car la pierre d'angle est Jésus-Christ, et non le petit peuple juif; la fête des Tabernacles a été célébrée avec toute sa vérité aux jours des Rameaux, au chant du même psaume; la Résurrection de Jésus-Christ est le nouveau jour que le Seigneur a fait. *Béni soit celui qui entre.* Entrée ou retour dans la Terre promise, c'est bien la prise de possession de l'héritage, l'opulence de Chanaan, la joie sans mélange.

4. Le cortège de l'Église triomphante.

Il y a pourtant une différence entre l'entrée du Christ dans la terre promise et celle de son fidèle d'aujourd'hui.

Le Christ est entré le premier, suivi des justes qu'il est allé chercher aux enfers. Le chrétien d'aujourd'hui voit venir au-devant de lui la procession des anges et des saints, tel le cortège qu'on voit sur les mosaïques de Ravenne. Ce rôle des anges et des saints à la mort du chrétien est marqué avec insistance dans les diverses prières de la *commendatio animae*, qui se répondent l'une l'autre avec une correspondance frappante :

Subvenite sancti Dei, occurrите Angeli Domini (n° 14).

Egredienti itaque animae tuae de corpore splendidus angelorum coetus occurrat : iudex Apostolorum tibi senatus adveniat, candidatorum tibi Martyrum triumphator exercitus obviet; liliata rutilantium te confessorum turma circumdet; jubilantium te Virginum chorus excipiat... (n° 4).

Suscipiat eam sanctus Michael Archangelus Dei qui militiae caelestis meruit principatum. Veniant illi obviam sancti Angeli Dei et perducant eam in civitatem caelestem Jerusalem. Suscipiat eam beatus Petrus apostolus, cui a Deo claves regni caelestis traditae sunt... (n° 7) ²¹.

L'Église triomphante, associée à chacune de nos célébrations eucharistiques, est associée aussi étroitement à la mort du chrétien. En son nom, le prêtre décide le départ de l'âme (n° 2); elle est invitée à prier pour l'agonisant. Quant aux anges, ils sont chargés d'intervenir exactement comme au baptême. Témoins de notre promesse, émerveillés de notre nouvelle dignité d'enfants de Dieu, ils nous protègent désormais, et au moment de notre mort ils sont comme chargés de recevoir notre âme ²².

5. Le ciel.

L'idée du ciel qui nous est proposée dans l'*Ordo commendationis* ne comporte aucune note originale; elle est

²¹. Cf. Postcommunion de la messe *Pro bona morte* : « Per manus sanctorum Angelorum. »

²². Voir J. LECLERCQ, *Les Anges au Baptême* (Éditions du Cerf), surtout pp. 10-15.

purement et simplement traditionnelle. Encore ne sera-t-il peut-être pas inutile de la relever, tant nous avons aujourd'hui de difficulté à retrouver la pédagogie traditionnelle, au point d'être fort courts quand nous prêchons sur le ciel. C'est que le ciel ne peut être évoqué à notre esprit qu'au moyen d'une large symphonie de thèmes bibliques dont nous avons perdu le secret.

Il y a tout d'abord l'image du jardin d'Eden. Restauration de toutes choses dans le Christ, le ciel est donc le retour au paradis, jardin agréable : *Paradisi amoena virentia* (n° 4). Il y a ensuite la cité de Jérusalem (n° 2, 7, 15), vision bienheureuse de paix, image chère à saint Jean. Il y a aussi le sein des patriarches (n° 6), mais cette expression évangélique demande une explication : c'est le retour à l'intimité familiale, caresses du père envers son enfant, table où l'on s'assied à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il y a enfin la bergerie, où le bon Pasteur rassemble ses ouailles (n° 4), et le royaume où règne Jésus-Christ (n° 7).

On notera combien tous ces thèmes, si on les creuse un peu profondément, tendent à répondre à l'aspiration qu'a l'homme d'un monde meilleur, d'une cité harmonieuse, d'un univers de paix dans l'ordre et la hiérarchie de tout. Le ciel n'est pas solitude, mais peuple.

Ce qui n'empêche pas d'insister comme il le faut — et les prières que je commente nous y invitent toujours — sur le tête-à-tête entre Dieu et son fidèle, sur la possession personnelle de l'amour. A bon droit est évoqué le saint homme Job, avec l'espoir de voir comme lui face à face celui qui nous défend (n° 4).

Et celui que nous verrons est *Vérité*. Pour rendre témoignage à la Vérité, le Christ est venu en ce monde. Nous avons entendu la parole du Christ : *Manifestissimam beatis oculis aspicias veritatem* (n° 4).

La notion la plus profonde du ciel, celle qui réunit à la fois son aspect personnel et son aspect communautaire, elle nous est donnée par la prière même du Christ après la Cène. Plutôt que de faire une livresque leçon de catéchisme, il faudra relire le chapitre xvii de saint Jean. L'amour nous fait un avec Dieu et avec nos frères. Lorsque tous seront réunis là où est le Christ, alors Dieu sera tout en tous.

Dans certains endroits, surtout dans les monastères, le

Cantique des cantiques était lu au moment de la mort²³; rappelons-nous que saint Thomas d'Aquin le commentait à ses derniers jours aux Cisterciens de Fossa Nova. La même union d'amour qui lie le Seigneur à l'âme et le Christ à son Église est donc toujours proposée au mourant, que ce soit au moyen de l'Ancien Testament ou au moyen du Nouveau. L'usage a prévalu, dès le XI^e siècle au moins, d'utiliser dans ce but, comme texte de l'Ancien Testament, plutôt le psaume cxviii que le Cantique : plus facile à comprendre dès le premier abord, plus pratique que contemplatif, il exprime pourtant d'une façon semblable l'amour de complaisance de l'âme pour son Dieu, et c'est dans ce sens que nous devons nous en inspirer auprès des mourants que nous assistons :

De tout mon cœur je te cherche...
 De suivre tes prescriptions je me réjouis
 comme si j'avais toutes les richesses.
 Accorde à ton serviteur le bienfait de vivre.
 J'ai choisi la voie de la vérité.
 Je courrai dans la voie de tes commandements
 car tu me dilates le cœur...

Et nous devons avoir dans l'esprit, pour mieux proposer ces versets de psaumes, les commentaires qu'en faisait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans les derniers chapitres de *l'Histoire d'une Ame*.

6. *Nos raisons d'espérer.*

Au milieu de l'angoisse et de la souffrance du suprême moment, et bien que ce moment soit aux yeux de l'Église un combat, la confiance est seule de mise dans la prière qui accompagne le chrétien vers sa mort. Car l'*Ordo commendationis* suppose toujours qu'on a devant soi un chrétien réconcilié par la Pénitence et refait par le saint viatique dans la communion du Christ et de l'Église. Cette confiance inébranlable et tranquille repose sur un certain nombre de motifs qu'il est important de relever : ce sont ceux mêmes que nous aurons à cœur de proposer dans l'exercice de notre ministère auprès des mourants.

23. L. GOUGAUD, *op. cit.*, p. 16.

a) *Retour au Créateur.*

La première raison qui fonde la confiance de l'Église qui prie pour le frère que le Seigneur rappelle, c'est que le Seigneur a formé lui-même ce corps du limon de la terre et créé cette âme. Dieu reconnaîtra son œuvre, son œuvre qu'il trouva bonne quand il la fit. Créature de Dieu, non du Malin ou des faux dieux :

Agnosce, Domine, creaturam tuam non a diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero, quia non est alius Deus praeter te (n° 6). Animas refove quas creasti (messe Pro bona morte).

Nous appartenons donc à Dieu, que nous vivions ou que nous mourions; nous ne vivons pas pour nous, mais pour le Seigneur :

Aucun de nous, dit saint Paul, ne vit pour soi, ne meurt pour soi. Si nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous vivons; si nous mourons, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Dans la vie comme dans la mort, nous sommes donc au Seigneur ²⁴.

Mourir, c'est retourner à Dieu :

Ad auctorem tuum, qui te de limo terrae formaverat, revertaris (n° 4).

La belle formule, et de quelle vue optimiste elle est pleine! La mort n'est pas une destruction, mais la fin d'un exil et d'une séparation; elle n'est plus un châtement, mais l'hommage d'adoration de la créature à son créateur.

En même temps, ce rappel de l'argile d'où nous sommes pétris doit éveiller en nous le souvenir du psaume cii :

Quomodo miseretur Pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Recordatus est quoniam pulvis sumus...

Et nous retrouvons ainsi le thème traditionnel de la miséricorde. Pourtant ce thème est très estompé dans les oraisons des agonisants, qui se situent, je le répète, après la communion, tandis que la miséricorde doit être proposée plutôt avant l'initiation baptismale ou la réconciliation pénitentielle.

24. Rom., xiv, 7-8., épître de la messe *Pro bona morte*.

b) *Les grâces déjà reçues.*

Une autre raison de confiance est fournie par le spectacle des grâces que ce chrétien a déjà reçues, non pas tant en ce sens qu'on attend du Seigneur la continuation de ses bontés, que parce que ces grâces reçues n'ont leur vrai sens que pour la gloire du ciel; elles sont orientées et orientent l'âme vers le ciel. Nous devons, pour suivre le développement de ce thème, avoir constamment dans l'oreille comme un refrain le texte de saint Paul :

Nous savons qu'en toutes choses Dieu collabore au bien de ceux qui l'aiment, de ceux-là qui sont ses élus de par son libre dessein. Car ceux que d'avance il a distingués, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, qui devient ainsi l'aîné d'une multitude de frères : ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ²⁵.

Dans ce passage de l'Épître aux Romains, les commentateurs ont toujours souligné l'expression « il les a aussi glorifiés » : comment, en effet, l'apôtre peut-il parler ainsi de gens qui sont encore sur la terre? C'est une anticipation de certitude, qui fait considérer la glorification comme acquise. Se rappeler que le Christ nous a appelés, que nous avons reçu la foi, c'est, avec une grande reconnaissance pour de tels bienfaits, la certitude de la glorification. Nous remarquerons que sur ce point encore l'*Ordo commendationis* est d'accord avec l'iconographie des catacombes et avec les inscriptions des tombes chrétiennes des premiers siècles :

Suscipiat te Christus qui vocavit te (n° 14).

Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit (n° 6).

Non ergo eum quaesumus, tua judicialis sententia premat, quem tibi vera supplicatio fidei christianae commendat (Non intres des obsèques).

Et si nous sommes surpris de la sobriété des formules, nous devons nous rappeler qu'elles suffisaient pour réveiller dans la mémoire du fidèle le souvenir de la catéchèse baptismale, qu'il avait entendue une première fois lors de sa propre initiation chrétienne et par la suite chaque année,

25. Rom., VIII, 30.

lorsque la communauté était convoquée durant le carême pour accueillir les *agni novelli* et refaire avec eux le chemin de la Terre promise.

c) *Insignitus es signaculo Sanctae Trinitatis.*

Mais le suprême gage de confiance et de sécurité dans la mort, c'est le lien que le fidèle a contracté avec la Trinité sainte au jour de son baptême. Il a été marqué d'un sceau mystérieux, que l'onction du chrême et la consignation ont essayé d'exprimer au dehors. Ce n'est pas assez dire : le fidèle est uni à chacune des personnes divines particulièrement. Nommer le Père, c'est rappeler celui qui l'a créé; nommer le Fils c'est rappeler celui qui a souffert pour lui; nommer le Saint-Esprit, c'est parler de celui qui lui a été donné.

Toute la liturgie de la terre est invocation trinitaire. Les trois Personnes divines sont nommées dans l'anaphore eucharistique; le baptême est donné au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Acte éminemment liturgique et par surcroît nouveau baptême, la mort du chrétien sera également placée sous le signe de la Trinité :

Proficiscere anima christiana de hoc mundo in nomine Dei Patris omnipotentis qui te creavit; in nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est; in nomine Spiritus Sancti qui in te effusus est (n° 2).

Ce texte est en quelque sorte le point culminant de la *commendatio animae*. Il est la réplique exacte du geste que le prêtre avait fait sur la piscine baptismale; sur l'ordre de l'Église, un Gentil avait été introduit dans la Jérusalem nouvelle par la profession de foi en la Trinité; à ce changement extérieur correspondait le mystérieux don de la grâce. Maintenant, sur l'ordre de l'Église, qui invoque la Trinité, un fidèle passe de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste; de l'ordre de la grâce il entre dans celui de la gloire. Aveugle-né, il avait trouvé la lumière de la foi en descendant dans les eaux du baptême; mais c'était *per speculum in aenigmate*; en laissant son corps descendre dans sa tombe, il verra face à face et connaîtra.

Nous sommes donc, au terme de cette analyse, reconduits

à la constatation qui nous l'avait fait entreprendre : il y a analogie complète entre le baptême et la mort du chrétien.

*
**

Mais comment aujourd'hui, avec la mentalité des gens de notre époque, réintroduire ces notions qui semblent devenues si étrangères ?

Il y a lieu de distinguer, me semble-t-il, entre l'effort qui nous est demandé aussitôt, devant le mourant au chevet duquel nous venons d'être appelés, et celui que nous devons faire tout au long de notre enseignement pastoral, en vue d'une présentation correcte de la mort chrétienne.

1. *Notre attitude pastorale au chevet des mourants.*

Nous sommes évidemment préoccupés, et parfois jusqu'à l'angoisse, de la difficulté que constitue pour nous la préparation à la mort de gens qui ont vécu étrangers à l'Église, qui ont été si peu pénétrés par l'esprit de l'Évangile, auprès desquels nous nous sommes introduits comme de surprise, avec l'obligation d'y demeurer le moins longtemps possible, pour ne pas, comme on nous dit dans l'entourage, « fatiguer le malade ». Ce cas douloureux doit être envisagé par nous en toute franchise. Mais il ne doit pas nous cacher, par sa gravité, l'autre éventualité qui, Dieu merci, se produit fréquemment, de la mort d'un vrai chrétien, prêtre, militant d'Action Catholique, personne pieuse. A force d'« administrer » des chrétiens saisonniers, nous risquons d'aligner tous nos fidèles au même gabarit, et de ne plus savoir préparer à la mort les âmes ferventes. Or, c'est le contraire que nous devrions faire, c'est pourquoi nous envisagerons d'abord la préparation à la mort du fidèle pieux.

Au fidèle pieux, nous proposerons avec toute leur force et leur beauté les divers thèmes que nous venons d'énumérer, en tenant compte des remarques suivantes, qui semblent se dégager de notre étude des prières des agonisants :

a) On donnera toute sa valeur, toutes ses « dimensions » à l'intervention du prêtre qui recommande l'âme, afin que

la mort du chrétien ait sa pleine signification sacerdotale et ecclésiale.

b) On préférera toujours aux « actes » abstraits et aux considérations spéculatives des lectures de l'Évangile, de saint Paul ou des psaumes. Le Rituel nous donne l'exemple, qui choisit comme oraisons jaculatoires des versets de psaumes.

c) J'ai connu un Abbé cistercien qui préparait ses moines à la mort en leur rappelant les grandes grâces qu'il avaient reçues durant leur vie. Une telle méthode est tout à fait dans la perspective traditionnelle : ces grâces reçues font partie de notre vocation, ce sont des témoignages de la prédilection de Dieu sur nous, de notre prédestination ; c'est un gage de notre espérance.

d) On n'omettra pas de faire redire au mourant son *Credo*, en le remettant dans l'ambiance baptismale de sa première profession de foi²⁶.

Ces diverses orientations doivent ainsi nous aider à faire de la mort de nos fidèles fervents un acte rédempteur, sacerdotal, et à la placer dans le cadre grandiose de toute l'économie chrétienne.

Quand, par contre, nous sommes appelés *in extremis* au chevet de ces malades que nous ne connaissons pas, auprès desquels l'accès est parfois si difficile, notre instinct sacerdotal nous met spontanément sur la bonne voie en nous suggérant de réveiller chez eux le souvenir de leur première communion. C'est-à-dire que nous cherchons à ramener ces fidèles à la partie consciente de leur initiation chrétienne, ce qui est dans la ligne la plus authentique de la tradition. Au lieu de nous contenter d'une simple évocation sentimentale, faisons-en le point de départ d'une très rapide catéchèse des thèmes essentiels.

Peut-être que l'homme moderne est plus accessible que les générations précédentes à une vision authentiquement chrétienne de la mort, qui l'insère à sa place dans le chemi-

26. M. l'abbé Meurice, curé d'Hautmont, fait remarquer que dans certains endroits on met un cierge bénit entre les mains du mourant : ce cierge est toujours un rappel des rites du baptême. D'autre part, la formule de l'indulgence plénière dit : « Que Dieu te rende ce vêtement d'innocence qu'il t'a donné au baptême. »

nement historique de la communauté, qui vient enfin satisfaire le besoin de justice et de vérité dont il a été torturé tout au long de sa vie terrestre. Au point que je me demande si notre insuccès auprès de certains mourants ne vient pas précisément de ce que les croyants inaccessibles aux perspectives les plus hautes, nous leur présentons un minimum au rabais.

2. *La préparation lointaine du chrétien à sa mort par la catéchèse.*

Que ce soit auprès des bons chrétiens (voire des prêtres) ou auprès des chrétiens moyens, notre ministère pastoral se heurte à l'ignorance des thèmes fondamentaux de la catéchèse, sans l'intelligence desquels il ne peut y avoir de vue chrétienne de la mort. D'où la nécessité de reviser notre enseignement, en particulier sur le baptême; une authentique catéchèse baptismale sera la meilleure préparation lointaine du chrétien à sa mort. En pratique, cette catéchèse a sa place principalement durant la retraite de communion solennelle et durant les missions paroissiales; elle doit à tout prix se substituer à ces prédications des fins dernières où l'on a trop souvent préféré développer des considérations aussi théâtrales que peu théologiques au lieu de présenter dans toute sa richesse le mystère chrétien. C'est au cours de sa vie que le chrétien doit se préparer à la mort, précisément en prenant conscience des réalités baptismales.

Il faut aller encore plus avant et mettre en cause la façon même dont nous, prêtres, méditons sur la mort. Comment pourrions-nous proposer à nos fidèles des notions qui nous seraient étrangères ou peu familières? Comment enthousiasmer les chrétiens sur des vérités que nous ne méditons jamais? Mettons donc fin à cette indigence que nous éprouvons devant le mystère chrétien de la mort, et pour cela méditons fréquemment notre Rituel.

AIMÉ-GEORGES MARTIMORT.